aux Amis du 813,
aux Étonnants Voyageurs Saint Malo/Dublin,
à la Semana Negra-Gijón,
et à tous mes amis.

© Éditions Julliard, Paris, 2003.
© 2008, Éditions Sédia. Tous droits réservés pour le Maghreb (Algérie, Maroc, Tunisie) pour l'édition française.

ISBN : 978-9947-872-04-8

Il est des êtres à qui rien ne réussit.

Malhabiles, la main qu'ils tendent à leur prochain l'éborgne. Ils s'en désolent, mais refusent de ranger leurs poings dans leurs poches. Ils se veulent utiles, s'appliquent à aimer les gens en vrac, sans critères et sans contrepartie, quelquefois avec une sincérité surfaite que rien ne justifie, sinon le besoin morbide de se croire capable de donner *malgré son statut de démuni. Si leur bon vouloir est terni par leurs maladresses, leur intention n'en semble point affectée. Ils s'obstineront à faire mal le bien qu'ils nourrissent pour les autres, pareils aux murènes - le baiser indissociable de la morsure.*

Cousine K me trouvait ainsi : détestable jusque dans ma générosité. Si je ne lui pardonne pas, c'est parce qu'elle n'a jamais rien compris. Et puis, pourquoi pardonner ? Depuis que le monde est monde, le pardon n'a à aucun moment élevé celui qui l'accorde au rang de sage. On ne pardonne que par lâcheté ou par calcul.

Que lui reprochais-je au juste, à Cousine K ? De ne regarder les choses que du mauvais côté ? Qu'ai-je proposé, vraiment, pour l'en dissuader ? Le geste de trop ou

la phrase qu'il ne fallait pas ? J'ai échoué dans toutes mes tentatives de la mériter. Mes intentions étaient louables, mais cela ne suffisait pas. Un bien mal fait est un tort doublement inexcusable, pour son échec d'abord, pour le préjudice auquel il s'identifie, ensuite. Quant au mal qui s'en tire à bon compte, il est un succès pur et dur ; toutes les bontés de la terre ne lui arriveraient pas à la cheville.

Entre Cousine K et moi, c'était ce combat-là qui se menait. Le bien mal fait ; le mal bien fait. Il n'était pas nécessaire de désigner qui avait tort et qui avait raison, où était la part de Dieu et celle du démon, ni de situer l'un et l'autre par rapport à sa propre vérité — c'est quoi déjà, la vérité ? —, ce qui importait était d'aller au bout de ses convictions. La justesse ne relève pas de ce qui est correct, mais de ce qui aboutit ; dans cette mêlée jusqu'au-boutiste, ce n'est pas l'exactitude qui prime, c'est l'efficacité. Lorsque le bon est terrassé par le mauvais, c'est la preuve qu'il a failli. Si cela ne lave pas le vainqueur de ses irrégularités, cela ne sauve pas le vaincu non plus.

Cousine K était belle pourtant. Lorsque je pense à elle, ses grands yeux s'effacent derrière sa cruauté. Qui était-elle ? Un ange, un démon, les deux à la fois ? Que dois-je garder d'elle ? Sa grâce ou sa vilenie ? En vérité, je peux tout garder comme je peux tout rejeter. C'est à moi de voir, à moi de décider. De la même façon que je suis libre d'oublier cette histoire, je suis libre de la raconter comme bon me semble. C'est m o n *histoire. Je lui donne la morale que je veux. Je peux l'en dispenser aussi. Personnellement, je ne crois pas aux moralités.*

Aucune émulation ne peut avancer sans leur marcher dessus. C'est mon avis ; il vaut ce qu'il vaut, et je l'assume en entier. Comme j'assume l'histoire qui va suivre. Elle vaut ce qu'elle vaut, elle aussi ; le reste, ce que l'on va en penser ou en faire est bien le cadet de mes soucis.

Par quelle nuit délirante fébrile,
Quels Goliath m'ont conçu si grand et tellement inutile ?

Maïakovski

Très petit, j'ai appris à me cacher.

Je n'avais pas peur ; personne ne me courait après.

Je me *cachais* dès que je disparaissais de la vue de ma mère.

J'avais l'impression, à chaque fois qu'elle se détournait, de m'éclipser, de cesser d'exister.

J'ignore ce que l'on entend par « passer de l'autre côté du miroir ». Pourtant, s'il y a une formule à laquelle j'adhère totalement pour rendre compte du sentiment que j'avais lorsque je me retrouvais seul, c'est bien celle-là. J'avais l'impression de me mouvoir derrière une glace sans tain ; je pouvais voir sans que personne ne soupçonne ma présence.

Cela ne m'amusait pas.

J'en étais même très affecté.

Je ne vivais pas, non ; je hantais notre maison tel un esprit frappeur domestiqué, ne suscitant ni effroi ni intérêt, sauf, peut-être par moments, un agacement que je n'ai jamais réussi à reconnaître...

Puis, K est arrivée...

Je n'avais rien vu de plus grand que ses yeux.
Je n'ai rien connu de plus dur que son cœur.
Cette fille était, à elle seule, le jour et la nuit.

1.

Le temps passe et n'attend personne. Toutes les amarres du monde ne sauraient le retenir. Il n'a pas de port d'attache, le temps ; ce n'est qu'un coup de vent qui passe et qui ne se retourne pas.

J'égrène l'instant machinalement. Comme l'horloge. Affichant l'heure sans m'attarder dessus.

Je ne vis pas vraiment ; je ne fais **qu**'être là, **quelque** part ; une ornière sur un chemin, un nom sur un registre communal.

Les nuages qui essaiment par-dessus la montagne, la brise musardant dans l'empuantissement, les mioches que déluré la rue et le braiment des ânes ne me divertissent pas.

Je considère le bruit comme une agression, subis le regard des autres comme un viol, et me fait violence toutes les fois que j'ouvre ma fenêtre sur le village.

Je n'aime pas les papillons. Pourtant, s'ils pouvaient se pousser un peu pour me frayer une place dans leur chrysalide, je leur donnerais mon âme mon corps en guise d'offrande et chanterais leurs louanges jusqu'au Jour dernier.

Mon matin est aussi navrant que vain ; une île perdue au large du renoncement. Son soleil me brûle, ses perspectives me donnent la nausée. Je me lève, et puis après ? Pour aller où, pour quoi faire ? Mon miroir sans tain est ma cage en verre. Je peux cogner dessus jusqu'à tomber dans les pommes, personne ne m'entendra. D'ailleurs, je ne suis là pour personne. Mon matin est un désert où pas âme ne subsiste. Il ne m'apporte rien, je n'attends rien de lui ; de cette façon, nous sommes quittes.

Ma nuit est une concubine frigide et ingénue. Ses baisers sont urticants, ses fantasmes incongrus. Dès le coucher du soleil, elle me rejoint. De la même façon. Au même endroit, au même moment. Sans vergogne et sans retenue. Aussi révoltante qu'un orgasme rétif. Souillant mes draps et mes chairs à la manière d'une truie. Ensuite, elle se retire. En même temps que la marée. Tirant la couverture vers elle. M'abandonnant seul et nu, tel un ver solitaire, dans le monde démentiel du « déjà-vu ».

Ça ne me dit rien de prendre le train en marche, d'aller vers d'autres déconvenues ; ça ne me dit rien d'attendre le retour rédempteur d'un quelconque Messie. Les gens m'indisposent. Les lendemains ne me tentent pas. Les turpitudes de la terre ne m'effleurent même pas. Je n'ai pas plus d'égards pour un rêve qui se meurt que pour une feuille de platane que l'automne a ternie. Je reste derrière mon miroir, inexpugnable, me rcncognc dans mes solitudes et écoute - indiscrétion qui n'engage en

rien... J'écoute la nuit s'ancrer en mon âme insomnieuse, les rides fissurer mes tempes et les blanches filandres de l'angoisse tisser leur toile autour de mon souffle.

Captif des lassitudes, des serments avortés et des années mortes, il m'arrive souvent de scruter la pénombre sans savoir pourquoi, de veiller longuement le silence à l'affût de je ne sais quoi. J'ignore pourquoi je suis venu au monde, pourquoi je *dois* le quitter. Je n'ai rien demandé. Je n'ai rien à donner. Je ne fais que dériver vers quelque chose qui m'échappera toujours.

Mon père est mort la veille du Grand-Jour. J'avais cinq ans. C'est moi qui l'ai découvert accroché à une esse dans l'étable, nu de la tête aux pieds, les yeux crevés, son sexe dans la bouche. La vache venait de mettre bas. Tous les matins, à l'aube, je bondissais hors de mon lit pour aller voir le petit veau surmonter ses vertiges. C'était une magnifique bête, brune comme un labour. Ce matin-là, elle a refusé de m'approcher ; elle se tenait derrière les bottes de foin et grelottait, visiblement terrifiée par le cadavre suspendu au crochet. Je ne me rappelle pas combien de temps j'étais resté cloué sur place. Quelqu'un m'avait rejoint, mis ses mains sur les yeux et éloigné du cauchemar.

Jamais je ne suis retourné dans l'étable m'émerveiller aux frémissements du veau. Je n'avais plus de raison d'y aller. J'étais devenu méfiant. Plus question, pour moi, de m'attacher à ce que je ne pouvais préserver.

Plus tard, les villageois se sont aperçus qu'ils s'étaient trompés sur le compte de mon père. Les fleurs sur sa tombe réhabilitée, les citations et reconnaissances posthumes, tous les sanglots des pleureuses ne sont pas parvenus à me persuader que Dieu seul est infaillible.

Je ne me souviens pas de mon père.

Je n'ai pas souffert de son absence.

Mais je n'ai pas pardonné.

Ma mère est riche.

Elle est un peu la « châtelaine » de Douar Yatim.

Du fond de son manoir aux allures de forteresse, entre les stèles de son glorieux veuvage et l'assujettissement des consciences fautives, elle règne sur tout et sur tous. On baisse la tête quand on lui parle. À peine si on ne se prosternait pas. Au début, ça la gênait. Avec le temps, elle a pris goût aux révérences surfaites, aux flatteries des courtisans et à la saveur des privilèges ; elle a fini par développer un malin plaisir à surplomber son inonde pour mieux le traîner dans la boue. Son mépris n'a pas tardé à se muer en une froide animosité. Je crois qu'elle n'a jamais vraiment pardonné la méprise qui a conduit à l'exécution de son mari. Vingt ans après, le fantôme est toujours là, de plus en plus imposant. Parfois, ma mère tendait la main vers *lui* et paraissait l'atteindre. Son visage s'illuminait d'une flamme capable d'embraser le pays en entier. Elle est devenue exigeante et acariâtre ; rien n'échappait à son regard ni aux foudres qu'il abattait sur les pris en faute. Les domestiques ont *décroché*. Les uns après les

autres. Y compris ceux qui étaient là depuis des générations, qui avaient servi le colonel en retraite Magivault et Mme de Bouvier.

Seul le jardinier était resté. Il n'avait pas de famille ni où aller. C'était un vieil homme valétudinaire, imperceptible sous son chapeau de paille, qui se déplaçait à pas feutrés comme s'il craignait de déranger. Solitaire et effacé, on ne faisait pas cas de lui ; cela ne le contrariait aucunement. Il ne demandait pas grand-chose. Il aimait parler aux arbres, à son chien quelquefois, et manucurait les fleurs avec une incroyable dévotion.

Il est mort l'an dernier. Sans bruit. Semblable à une ombre qui rejoint les ténèbres de l'oubli.

Depuis, les ronces et les herbes folles ont envahi les allées.

Ma mère n'a jamais su pour le jardinier. Il est mort alors qu'elle était en voyage. À son retour, elle a fait comme si de rien n'était. Je pense qu'elle ne s'en est même pas aperçue.

Ma mère est impénétrable. Elle donne l'impression de pouvoir tenir tête aux drames. Quelque chose en elle est mort ce matin-là, dans l'étable où le jeune veau apprenait à tenir sur ses pattes. J'ignore quoi au juste. Et je ne tiens pas à le savoir. J'estime que c'est son affaire à elle... Je ne l'ai jamais surprise en train de pleurer. Pas une fois. Pas un seul instant. Arrogante sous son chignon austère, le regard insoutenable et le geste expéditif, je ne me souviens pas de l'avoir vue *me* sourire, non plus. Pourtant, étrangement, lorsque

Cousine K se lovait dans ses bras, ma mère se découvrait soudain la tendresse de la Vierge et son visage inexpressif se mettait à rayonner telle une auréole.

Jamais ses lèvres ne se sont posées sur mes joues, ni ses doigts n'ont lissé mes cheveux. Elle ne me battait pas, non ; ne me privait de rien. Nous étions ensemble, sauf que nous nous ignorions. Je suis incapable de dire ce que cela lui faisait ; à moi, c'était comme si j'avais échoué par mégarde dans un cirque évacué ; j'avais honte autant de fois que la galerie comptait de sièges vides.

Je me suis défait de mon enfance avec empressement. Elle m'ennuyait. J'ai beaucoup détesté l'école. Avec ses instituteurs encroûtés et ses chenapans. Il y avait un banc peint en vert au pied d'un platane. Les classes et la cour se trouvaient de l'autre côté, loin ; je pouvais me croire presque dans la rue. Les élèves chahutaient, gambadaient, se pourchassaient ; de mon banc, je les perdais de vue. Pendant la récréation, je me retranchais dans mon petit exil que la cloche mettait longtemps à atteindre. Parfois, un ballon échouait tout près, **En** venant le récupérer, on ne s'apercevait pas

que j'étais là.

Puis, ce fut le lycée. Dans une ville voisine. Détestable, les années lycéennes. J'en ai gardé de rares photos sur lesquelles je me vois assis sous un préau déserté**,** ou debout quelque part, les mains dans le dos et la tête ailleurs, ou bien encore fixant distrai-**tement** mon chat.

Je **n**'ai pas beaucoup de photos.

J'ai une sœur mariée dont le prénom m'échappe parfois, un frère dans l'armée, et c'est tout. Je ne **reçois** personne, ne vais chez personne. *L'enfer, c'est*

les autres, certes, sauf que le damné a le choix des épreuves. Je me terre dans mon sarcophage, scrupuleusement, ne cherchant ni à déranger la diablerie alentour ni à la conjurer. Je passe le plus clair de mon temps derrière les rideaux de ma fenêtre. À subir le siège des saisons. Je regarde l'automne humilier mes jardins, et l'hiver les déposséder. Je regarde le printemps me ridiculiser avec ses tours de passe-passe, et l'été me terrasser avec ses canicules. Puis, de nouveau l'automne, l'hiver, le printemps... Misère ! une vie qui fuit bêtement, jour après jour, nuit après nuit, à intervalles réguliers ; qui s'égoutte dans la latence - ploc ! ploc ! ploc ! -, qui donne envie de s'assoupir jusqu'à ce que mort s'ensuive...

Dehors, la grille ferraille dans le vent à me rendre fou.

Aujourd'hui - comme hier, et demain assurément - je continue de scruter la pénombre sans savoir pourquoi, de veiller le silence à l'affût de je ne sais quoi. Raide dans mon lit. Les yeux clos, les mains jointes sur la poitrine, je me tais et attends... Mais le temps n'attend pas, lui. Sourd comme le sort, aveugle comme la mort, il excelle à trahir l'inconsistance des peines perdues.

Et puis, qu'il aille au diable, le temps ! Lorsque Cousine K n'est pas là, c'est à peine si quelque chose mérite que l'on s'attarde dessus.

4.

Du haut de mon mirador, suspendu entre le lyrisme du souvenir et la décomposition de l'absence, je fixe inlassablement le village désarticulé au bas de la colline. J'essaye de piéger les secrets derrière les portes closes, de déjouer les complots au détour des ruelles ; je n'y arrive pas. J'imagine, une à une, les petites gens en train de grignoter leur part d'existence, sans trop d'illusions, de botteler leurs déboires et de les ranger dans le (capharnaüm des déceptions ; je ne compatis pas.

La montagne, au loin, a l'altesse écorchée. La rivière qu'elle sécrète ne rejoindra jamais la mer. C'est un pays aride, renfrogné et hostile, conçu Uniquement pour subir. Les villageois ne l'aiment pas. Ils le maudissent jour et nuit. À Douar Yatim, tout malheur se silhouettant à l'h
le précurseur de sa smala. Ni la sueur ni le sang

n'ont réussi à assagir un sol ingrat. Qu'il neige ou qu'il grêle, la pierraille triomphe au fil des ans tandis que dans le regard recru des fellahs le fiel se nourrit du dépit.

Je compte et recompte les taudis, les arbres rachitique et les cortèges funèbres. L'autre jour,

quelqu'un est mort. Il n'y a pas eu beaucoup de monde à l'enterrement. Juste une poignée d'hommes derrière une charrette bringuebalante, et deux ou trois chiens devant, le museau raclant le sentier. Le temps d'observer une minute de silence, et plus personne en vue.

Quand j'étais plus jeune, je mettais un brassard noir, du khôl sur les yeux et me rendais au cimetière tous les vendredis. On enterre immanquablement quelqu'un, le vendredi. C'est un jour de prières, propitiatoire pour rendre l'âme. Les charlatans affirment que, ce jour-là, Satan se mortifie. Je n'avais d'yeux ni pour Satan ni pour les charlatans. Les dépouilles seules me fascinaient. Qu'une tombe se refermât et déjà je languissais du « suivant ».

C'était le temps où les fossoyeurs avaient du charisme, où la pelle éventrant le sol m'insufflait un sentiment de survivance... le temps où j'exultais de les voir crever, ces rustres aux dents jaunâtres qui cherchaient à me faire avaler qu'une tombe réhabilitée, plus qu'une faute avouée, méritait d'être pardonnée. D'un coup, je n'ai plus éprouvé le besoin d'ensevelir mes vendredis avec leurs cadavres violacés. Le cérémonial gâchait la gravité de l'instant ; toujours les mêmes psalmodies et les mêmes hypocrisies ; à l'usure, cela ne marchait plus. On lève le corps comme on lève la séance ; un homme est mort, ce n'est pas la fin du monde.

En terre d'islam, les femmes n'assistent pas aux enterrements. C'est une affaire d'hommes.

Exclusivement. Cela faisait rager Cousine K, et moi, pour un moment, je cessais de m'en vouloir d'être musulman. Cousine K croyait le ciel à portée de sa main, que la terre lui appartenait, qu'elle pouvait se permettre ce qui lui passait par la tête ; et ça ne me dérangeait pas de la voir, par moments, contrariée... Pourtant, *le monde est dépeuplé* lorsque K vient à me manquer ; la chorale des bois est une oraison quand ce n'est pas elle qui pépie. Le soleil, la lune, le tonnerre, l'univers, tout l'univers ne veut rien dire lorsque Cousine K se tait.

Cousine K est ma raison à moi. Son rire est une symphonie, l'éclat de ses yeux une féerie. Lorsqu'elle posait son regard sur moi, le phénix en ces cendres remuait. Il suffisait au bout de mes doigts de l'effleurer pour percevoir le pouls de l'éternité.

Sans elle, je ne suis qu'une ecchymose qui lève, un malheur en train de faisander. Elle était mon aurore boréale ; j'hivernais ferme dans ses bouderies...

Elle est partie comme s'éloigne le temps lorsqu'une horloge s'arrête. Sans rien me regarder. Depuis, plus de vendredi, plus de dimanche ; seulement le jour et la nuit, la faillite de l'inadmissible et l'inaptitude de l'inconcevable, et cette chose qui me colle à la peau telle une tunique de Nessus.

De ma fenêtre, je surveille le village qui tourne le dos à la montagne. Le chahut des enfants me parvient dans la foulée. De tous les enfants du Seigneur, ceux-là sont les plus turbulents. Ils ont forcé à l'exil jusqu'aux saints patrons de la cité.

Un tracteur se gargarise le long de la rivière. Son conducteur tressaute sur le siège, agrippé au volant, le turban sur la figure. Sur l'autre rive, un groupe de paysans regagne les vergers où il passera la journée à guetter le soir pour rentrer. À Douar Yatim, l'ambition relève uniquement de la longévité.

Sur le chemin du cimetière, un jeune homme s'amuse avec son chien. Il lance au loin une branchien que l'animal se dépêche de rapporter. Le chien a la langue sur la gueule, la queue allègre, subjugué par le geste millénaire de son maître, Parfois, ils se jettent dans les bras l'un de l'autre II se louent de coups affectueux...

J'ai toujours détesté mon chat. Entré par effraction dans mon intimité, ils sur de finir par me mettre devant le fait accompli.

J'étais jaloux de le voir bénéficier d'égards simplement parce qu'il savait exactement quand s'allonger à proximité d'une main et transformer un pur réflexe en caresse attentionnée.

Il n'y a pas mieux qu'un chien pour construire un homme. Si j'en avais eu un, dans mon enfance, il m'aurait peut-être conçu autrement. Mais la fatalité m'a imposé ce chat simulateur et bancal qui n'avait même pas la présence d'esprit d'être là quand mes doigts se diluaient dans le noir.

— La porte du grenier me tape sur le système, dit ma mère debout dans l'embrasure de ma chambre.

Ses cheveux s'entortillent sur ses épaules. Chez elle, c'est un signe de mauvais augure. Elle veillait sur ses cheveux comme sur la carrière d'Aminé. Décoiffée, elle rappelle une reine sans couronne, sauf qu'elle semble n'en avoir cure. La lumière, derrière elle, se joue des contours de sa silhouette. Elle se fane, ma mère. Inexorablement. Des cernes piègent son regard ; les commissures de sa bouche se sont affaissées, compromettant l'impact des ordres et des cris d'autrefois. L'érosion des ans est d'une muflerie !

Elle s'éloigne. Sans crier gare. Comme aspirée par la lucarne au fond du couloir. Sa démarche, d'habitude martiale, a perdu de son assurance ; le friselis de sa robe lui confère quelque chose de fantomatique. J'ai le sentiment qu'elle s'évanouirait si je tendais la main vers elle.

Je me suis souvent demandé s'il ne fallait pas tendre la main. Pas une fois je n'ai osé le vérifier.

6.

J'ai graissé les gonds de la porte du grenier, ensuite, je suis allé dans la chambre de mon frère. Comme hier, et les jours d'avant. J'ai ouvert les fenêtres, astiqué le mobilier. L'espace d'une mégarde, j'ai failli m'asseoir dans *son* fauteuil. Ma mère a horreur que l'on touche aux affaires de son fils prodige. Même Cousine K évitait de se hasarderparici.Plusqu'unsanctuaire,lacham-
bre de mon frère est une cité interdite.

Ma mère est malheureuse lorsque son rejeton li néglige. Elle ne sait quoi faire de ses mains ni mi donner de la tête. Quelquefois, elle vient dans ..i chambre s'attendrir sur ses photos, lisser ses niidoiines, humer ses oreillers...

Nous nous entendions bien, mon frère et moi. iln'arrêtaitpasdepassersonbraspar-dessusmonépaule,etm'aimaittellementqu triguait. Je pensais qu'il allait finir par se lasser de moi, *lui aussi ;* je me trompais. Il n'était pas regardant, ne me reprochait pas grand-chose. Il (Malt aussi hardi qu'une main et savait m'intéresser. Ses yeux étaient le seul rayon de jour capable d'égayer la grisaille de mon enfance. Ils ne la

dégivraient pas cependant, ils y apportaient un soupçon d'éclaircie ; pas assez pour faire un printemps, mais suffisamment pour le rêver.

J'étais bien en sa compagnie. J'ai appris pas mal de choses avec lui. S'il était resté un peu plus, une saison supplémentaire ou quelques petites années, je ne serais pas là où je suis aujourd'hui.

Du jour au lendemain, mon frère m'avait lâché. Il était parti s'instruire à l'école des cadets. Je ne m'en suis jamais remis. C'est ainsi que j'ai commencé à me jeter sur mon lit comme on se jette dans un puits. Certain que personne n'y viendrait me chercher.

Mon frère rentrait durant les vacances, sanglé dans son uniforme cendré, le béret raide contre la tempe, le menton droit. En débarquant, il avait constamment ce regard qui s'excusait de m'avoir faussé compagnie ; en repartant, il ne pouvait se défaire de cette moue embarrassée qui s'excusait de devoir, encore une fois, me larguer. Il attendait un geste, la moindre preuve que je ne lui en voulais pas ; ma mère s'impatientant au volant, il espérait toujours, en se retournant sur la banquette arrière, ce signe que je n'ai jamais réussi à manifester. Je regardais s'éloigner la voiture. Debout sur le perron. Transi de la tête aux pieds. Haïssant de toutes mes forces ce bras qui ne savait rien faire d'autre que me serrer de près comme si j'allais me volatiliser.

Je me souviens d'un soir, tandis qu'au manoir on fêtait sa première étoile de sous-lieutenant,

j'étais monté au grenier dévaster le portrait que j'avais peint pour lui. Je projetais de le lui offrir à cette occasion, mais les convives avaient tout gâché ; ils s'esclaffaient trop fort, n'arrêtaient pas de le congratuler, certains poussant la provocation jusqu'à l'appeler « mon général ». Ma mère lui rajustait la cravate à chaque fois qu'elle l'embrassait.

Brusquement, il s'est retourné, et son regard a fléchi devant le mien. Sa joie s'est éteinte aussi-loi. Je me suis dépêché de disparaître de *sa* fête.

la soirée durant, je suis resté accroupi sur le bord de la lucarne, pareil à un oiseau de nuit. J'ai vu partir les voitures, les unes après les autres. Ma tête crépitait de rires, de boutades, de claquements de portières. Plus tard, lorsque le manoir s'est tu, ma mère a rejoint son rejeton dans la cour ; ils se sont pris par la main et se sont promenés jusqu'au matin. Soudées l'une à l'autre, leurs mains ne faisaient qu'une. Il y avait dans leur étreinte une foi qui transcendait l'ensemble des religions.

de mon perchoir, je les regardais se suffire en me martyrisant les doigts. Jaloux et inutile, j'ai craché dans le ciel où pas une étoile ne me concernait puis, me penchant un peu plus par-dessus la rampe, j'ai voulu me jeter dans le vide — *chiche !* me narguait Cousine K. *Chiche ! chiche*

cette nuit-là, j'avais imaginé la résurrection de mon père. Il ne me manquait pas ; c'était sans doute une façon comme une autre de communier

avec sa solitude, à *lui.* Je me voyais devant sa tombe, à attendre que la poussière frémisse. Ne voyant rien venir, j'ai poussé le sacrilège jusqu'à m'imaginer Dieu perclus dans le gel sidéral, assis en fakir sur une galaxie, présentant mes mains engourdies aux flammes de l'enfer et tournant le dos à cette crotte purulente qui tourne sur elle-même telle une vis sans fin et que mite une humanité lapiniste et suicidaire qui aura terni mon image en crucifiant mes prophètes et en boycottant mes paradis. Là encore, surplombant l'étendue de mes splendeurs, misérablement captif d'un chagrin humain, j'ai eu soudain peur des choses que je crée et qui m'échappent, peur du néant menaçant mes ouvrages, peur à l'idée de me retrouver *seul* lorsque tout sera fini.

7.

La campagne a du mal à croire que la canicule, qui l'étuvait depuis le matin, puisse se calmer le soir venu. Le bourdonnement de la t blanc cède cran par cran la place aux bruissements de la treille. Dans le clair-obscur aux perspectives troublantes, malgré la futilité d'une nuit oublieuse de ses rêves, le manoir paraît se ramasser sur lui- même.

Ma mère a fait sortir sa chaise à bascule sur la Véranda. Ses longs cheveux dans le dos, elle observe deux moineaux en train de batifoler autour du jet d'eau. Sur ses genoux reposent les lettres qu'elle préfère, reconnaissables aux rubans blancs avec lesquels elle les relie. De temps à autre, ses mains laiteuses s'agrippent à quelques enveloppes et son expression de dame de fer emprunte au couchant un pli de son *litham.*

Avant, elle recevait régulièrement des nouvelles de *son* fils. Dès qu'elle reconnaissait l'écriture d'Amine, son visage flambait avec une jubilation telle qu'elle me blessait. Elle passait devant moi, littéralement absorbée par la lecture. Je pouvais hurler, renverser les meubles, claquer les

portes, briser les vitres ; elle ne m'aurait pas entendu. Ma mère, une fois plongée dans un courrier signé Aminé, devenait une terre inconnue.

Mais, depuis quelques saisons, le facteur redoute d'affronter son regard ; l'enfant prodige ne répond plus.

— C'est un beau coucher de soleil, dis-je.

Elle sursaute. Quand elle réagit de cette façon, ma mère, j'en ai honte. Dans mon esprit, les mots, que je choisissais pour elle, s'éteignaient comme des étincelles.

— Ah ! c'est toi...

Elle se détourne. Pour moi, c'est la mare se refermant sur le pavé. Les moineaux se sont fatigués. Ils ont rejoint les leurs dans les vergers. Au loin, par le portail grand ouvert, on peut voir un groupe de femmes remonter de la rivière, un amas de linge sur la tête, le dernier-né au dos. Des mioches le devancent, bruyants et étonnamment énergiques.

— Tu penses que c'est à cause des manœuvres ? lui demandé-je.

Elle cache les lettres sous son châle. D'une main subreptice. L'espace d'une seconde, son regard me menace. Je me retranche derrière la contemplation de mes doigts.

— Il me manque à moi aussi, risqué-je. C'est vrai qu'on ne trouve pas quoi se dire, mais quand il tarde à rentrer...

Elle chasse une mèche sur son front. Agacée.

— Il se tue à la tâche, *lui,* dit-elle.

Il aime son travail et nourrit beaucoup l'**ambition.** C'est un excellent officier. Je sens |**if** il va faire l'objet d'un avancement bientôt.

On ne parle pas de ces choses avant leur H **i** (implissement, fait-elle superstitieuse.

I)c nouveau, ses yeux me toisent.

Je prends place sur la dernière marche du » iKin, de manière à ne pas l'avoir dans le dos ni le Lue ; de cette façon, je n'ai pas le sentiment le la déranger ni qu'elle m'indiffère.

Une tornade naine se déclare au milieu de la mu, effectue quelques pas de danse frénétiques i s'éclipse.

Mes mains transpirent, le bout de mon nez me li mange ; **je ne** me sens pas bien.

Brusquement, ma mère se fâche :

Je suis *sa* maman ; j'ai des droits...

le baisse la tête.

le perçois sa détresse, n'ose pas la partager; .....c dit tellement maladroit.

Elle dévoile ses lettres, espérant y trouver quel- **• 11 » « apaisement.** Ses mains frémissent et ses traits durcissent. Soudain, elle se lève et s'en va. Le **temps** de relever la tête, elle n'est plus là. Seule la l ıı.м'.c .ı bascule continue d'osciller en rendant un **i" ni** gémissement. Jamais siège vide ne m'a sembl(aussi chargé de reproche qu'en cet instant.

8.

Je n'ai jamais reçu de lettre.

En l'apprenant, Cousine K a déclaré que cela ne l'étonnait pas le moins du monde.

Je venais d'avoir quatorze ans. Si cela ne veut pas dire grand-chose, rien ne sert de l'ignorer.

C'était un jour de février, brusque et imprévisible. Il avait plu au matin, et le soleil de l'après-midi faisait fumer la campagne. Nous étions sur la véranda. Il y avait ma mère ; il y avait Cousine K ; et il y avait ce jour de février, sauf qu'il ne comptait pas.

— Qu'est-ce qui te ferait le plus plaisir ? demanda ma mère à Cousine K.

Et Cousine K, sournoise comme une grippe :

— Ce n'est pas encore mon anniversaire.

Ma mère la prit par les épaules pour la contempler :

— Pour moi, tu nais chaque jour que je te vois. Je descends en ville et je n'ai pas l'intention de rentrer les mains vides. Alors, qu'est-ce qui te ferait le plus plaisir ?

— Toi, tante adorée, minauda K en coulant son regard vipérin dans ma direction.

Flattée, ma mère la serra très fort contre elle ; si fort que j'avais souhaité qu'elle l'étouffât. Cloué sur la marche, la nuque basse, je remuais ciel et terre pour ne pas regarder de leur côté. Cousine K ne guettait que cela pour me mitrailler de grimaces assassines par-dessus l'épaule de ma mère.

Ma mère partie en ville, Cousine s'approcha de moi. La campagne recula d'un pas. L'air retint son souffle.

— Et toi, me lança-t-elle, qu'est-ce qui le ferait le plus plaisir ?

Je ne sais pas pourquoi je répondis « une lettre, peut-être»... Cela l'enthousiasma. D'habitude, je ne répondais pas. Elle m'attrapa par les mains. Rien que pour ce geste-là, je lui aurais révélé mes secrets les plus accablants. Lorsque Cousine K vous prend par la main, elle devient voire destin.

— Tu vois ? J'étais sûre que tu ne pouvais pas être insensible à tout.

J'étais confus.

Elle se pencha sur moi; son souille voletait autour de mon visage.

— Une lettre de qui ?

Je haussai les épaules.

— D'une petite amie ?

— Je croyais que tu avais confiance en moi.

— Je n'ai pas changé.

— Alors, dis-moi de qui tu aimerais recevoir une lettre ?

J'avais l'impression de rétrécir au lui et à mesure qu'elle *m'investissait.*

— Tu vois ? Tu ne me livres pas tous tes secrets. C'est la preuve que tu n'arrêtes pas de me mentir.

— Je ne t'ai jamais menti.

— Je ne suis pas obligée de prendre tes propos pour argent comptant. Avant, tu n'hésitais pas. Tu étais même content de te confier à moi. Maintenant, tu n'es plus le même.

— Tu te trompes.

— Alors, dis-moi de qui ? insistait-elle.

— De n'importe qui. Une lettre avec un timbre tamponné et mon nom dessus. Le pays d'où elle vient, la personne qui me l'envoie, le nombre de semaines qu'elle a mis pour m'atteindre, tout ça n'a pas d'importance.

Cousine K roula des yeux scintillants et me demanda ce que j'espérais découvrir dedans. Je répondis que, si cela se trouvait, je ne l'ouvrirais pas. Je la garderais collée et me contenterais de la sortir de temps en temps de mon tiroir pour la caresser.

— Tu ne chercherais même pas à savoir ce qu'elle contient ?

— Non.

Intriguée et amusée à la fois, elle avait reculé pour voir si j'étais sérieux, ensuite, elle m'avait ri au nez et promis de m'envoyer une carte postale nue uniquement pour m'incommoder.

9.

Le soleil rappelle une toile d'araignée au fond de laquelle un nuage se fait passer pour un moucheron piégé. Accoudé à ma fenêtre, j'attends vainement qu'une brise vienne me rafraîchir. Pas un souffle, pas une zébrure. Les feuilles, aux arbres, ressemblent à des milliers d'idées fixes.

L'appel du muezzin retentit. Ma mère choisit cet instant précis pour rentrer de la ville. Elle range sa voiture à côté du jet d'eau que veille un ange en stuc. L'imam lui avait recommandé de se débarrasser de la statue car un hadith certifié stipule que les anges n'entrent pas dans une maison où il y a des chiens ou des représentations figurées. Ma mère lui avait rétorqué que sa nièce K était son ange, à elle, et qu'elle lui suffisait. L'imam s'est embrasé et n'a plus rien ajouté.

Ma mère porte un foulard de scout autour du cou. Cela signifie que les militants de la ville l'ont encore honorée.

J'avais un foulard de scout, autrefois. Mon frère me l'avait offert. Je ne le mettais pas, mais

il m'importait de le posséder. Je le cachais dans une oubliette de mon armoire, certain que personne ne pouvait arriver jusqu'à lui. Cousine K, par je ne sais quelle magie, avait fini par le débusquer. Il lui avait plu et elle avait voulu le garder. Moi, j'avais espéré qu'elle me flatte un peu, qu'elle me fasse croire que j'étais capable de *donner.* Lorsque j'ai feint de le réclamer, elle me l'a balancé à la figure et m'a repoussé contre le mur en hurlant :

— Je ne t'ai pas demandé la lune, pourtant. Tiens, bouffe-le donc, ton torchon pouilleux, et ne t'avise plus de m'adresser la parole à partir de maintenant.

J'étais complètement désarçonné. Ce n'était pas ce que je voulais ; elle n'avait pas compris. La regarder tempêter contre moi m'affolait. J'ai pensé, tandis qu'elle me menaçait du doigt, que si Dieu avait fait de moi tout, sauf ce pantin qu'une gamine de neuf ans désarticulait, je n'aurais pas démérité.

Ma mère traverse le hall. En coup de vent. Elle est toujours pressée de regagner ses quartiers, de me claquer la porte au nez. Elle se met à se défaire de son foulard en grimpant l'escalier. Ses gestes sont saccadés ; son regard m'en veut.

Je monte derrière elle. Elle s'arrête au milieu des marches, les mâchoires crispées, les doigts blanchis aux jointures.

— Sois gentil, j'ai oublié mon sac dans la boîte à gants.

— Tout de suite, maman.

Sa nuque a durci. On dirait qu'elle panique lorsque je l'appelle maman.

Je retourne chercher le sac et dois attendre qu'elle sorte de la salle de bains pour le lui remettre. Elle me trouve debout au cœur de sa chambre. Là encore, ses mâchoires se sont contractées. Elle considère sa chambre comme son monde à elle et a horreur que l'on y échoue sans sa permission. Mon frère, lui, se prélassait sur le sofa. En gardant ses chaussures. Ils se parlaient tous les deux à voix haute ; lui, feuilletant un album de famille ; elle, le dévorant des yeux. Parfois, enveloppée dans son peignoir, elle s'allongeait sur le lit et le laissait lui masser les épaules. Il lui racontait l'école des cadets, ses moniteurs et leur sévérité ; elle lui énumérait les projets qu'elle échafaudait pour lui, les grands espoirs qu'elle fondait sur lui. Par moments, un rire ponctuait leur conciliabule, limpide, authentique ; le rire de deux êtres très proches l'un de l'autre, n'ayant qu'eux-mêmes pour être heureux — une mère et son fils dans ce que les symboles ont de plus emblématique... Pendant qu'ils fusionnaient, je restais dans le couloir, de *biais,* à les regarder m'ignorer des heures durant, moi qui, à aucun instant, ne les perdais de vue.

— Oui ?

— Ton sac.

De la main, elle me propose de le poser n'importe où. Je m'empresse de le ranger sur la table de chevet. Avec soin.

Ma mère n'en revient pas. Elle attendait ce moment dans la douleur. Elle en souffre davantage, maintenant qu'il est là. Ses yeux sont accouchement ; ses mains jointes rappellent la Vierge qui prie. Elle n'arrive pas à avancer, ni à reculer. Elle chavire, tangue, titube ; elle exagère.

D'un coup, elle se délivre :

— Mon héros !

Et elle coule, ma mère, elle cascade ; elle n'est que clapotis, ressacs, flots écumants. Ses mains — d'habitude rétives, distantes — ses mains sont rivières, ses bras fleuves ; ma mère est océan.

Ils courent l'un vers l'autre, se rentrent dedans. Comme deux comètes. Dans une collusion spectaculaire dont l'onde de choc fait reculer les murs, la colline et l'horizon pour assainir autour d'eux.

— Mon chérï...

— Ma mère...

— Mon héros...

— Maman...

— Mon chéri...

— Ma mère...

— Mon héros...

— Maman...

Mais Aminé n'est pas seul. Lorsque les deux astres s'écartèrent, le monde recouvre sa trivialité. Ma mère consent à regarder par-dessus l'épaule de son fils et se découvre une rivale. Aussitôt le miroir se brise et le charme se rompt. Aminé rajuste sa cravate, va chercher sa compagne qui

attendait dans la voiture et la pousse avec infiniment de délicatesse vers la dame de fer :

— Maman, je te présente Amal.

Ma mère garde son calme. Et sa main.

Amal accuse le rejet avec sang-froid. Elle a l'insolence de sa jeunesse ; ses yeux sont affamés de conquêtes.

— Tu aurais pu me prévenir.

— Je voulais te faire la surprise.

— C'est vrai, je suis surprise. Par tes nouveaux galons.

À peine mon frère a-t-il le dos tourné, ma mère s'improvise une face de cire :

— Tu perds ton temps, mignonne, glisse-t-elle dans l'oreille de la fille.

Ces inimitiés déclarées, elle retrouve sa majesté et se dépêche de rattraper son revenant.

Il est venu dans ma chambre, m'a pris dans ses bras. J'ignore s'il s'est assis sur mon lit ou s'il est resté debout ; je ne me rappelle pas. Je me souviens seulement de ses yeux d'une limpidité lustrale ; ses yeux qui s'embarrassaient. Tout de suite, ma mère l'a appelé, et elle me l'a ravi.

Il est midi. C'est l'heure où Douar Yatim suspend ses soubresauts. Les silhouettes s'estompent, les chiens se taisent, le temps s'arrête ; en un tournemain, le pays est dévitalisé.

Ma mère a dressé la table sur la véranda. Trois couverts. Elle a mis une chaise près de la sienne,

11.

Amal est belle comme savent l'être les femmes qui sont faites pour les autres. Lorsqu'elle se lève au petit matin, c'est à peine si elle laissait quelque chose au jour ; un peu comme Cousine K, elle redonne au manoir ce que l'histoire lui a dérobé.

Assise sous le caroubier, elle évoque un fruit sacré que la branche a laissé tomber. Aujourd'hui, elle lit dans un recueil de poèmes. À chaque fois que sa main tourne la page, on a envie d'en faire autant. De temps à autre, mon frère lui chuchote dans l'oreille ; Amal part d'un rire tellement cristallin que si je devais mettre une guirlande à la fête, elle aurait son éclat.

Mon frère est né pour être heureux. Le hasard a mis toutes les chances de son côté. Y compris les miennes. Mais il est des répartitions qu'il ne faut pas reconsidérer ; la meilleure preuve d'amour est de ne rien contester.

Ils forment un couple magnifique ; ils ont l'air faits l'un pour l'autre et en sont pleinement conscients. Aucune bourrasque, aucun cataclysme ne semble en mesure de fronder leur projet, encore moins de le gâcher. À l'ombre du caroubier, ils

s'entendent rêver; elle, effeuillant ses poèmes comme une marguerite, lui, cadençant la rime de froncements de sourcils. On dirait que le recueil était écrit pour eux. Il leur ressemble à s'y méprendre.

Je ne dis pas cela pour rabattre leur joie, mais j'ai toujours trouvé aux livres la fonction des urnes funéraires où sont recueillies les cendres des intimités que l'on croit mériter, des secrets dont on s'avère d'indignes gardiens. J'ai énormément lu dans mon adolescence, puis dans mes vingt ans. Peut-être cherchais — je à apprivoiser l'autre diablerie, celle des écrivains - c'est-à-dire ceux qui, frustrés par une réalité prosaïque, se croient en mesure de s'en débarrasser en empruntant aux mythes un peu de leur vanité et de leur survivance. Plus je lisais et plus je m'apercevais que l'écriture relevait d'un exercice de défaite, d'une tentative de fuite en avant et, surtout, d'un pathétique dédoublement de la personnalité ; qu'elle était l'apprentissage par excellence de la plus insidieuse des usurpations. Je lisais comme on exhume des vérités haïes, les fantômes de son propre martyre si bien qu'à l'usure je ne savais plus qui hantait qui, qui était poussière et qui était fumée, qui était de chair et qui était l'esprit. À l'instar des écrivains, j'ai, à mon tour, voulu devenir mon propre personnage, une manière certes pompeuse, mais moins téméraire d'être son propre dieu. J'avais pris un cahier d'écolier et m'étais mis à le couvrir de proses interminables. Je ne me relisais pas. Le monde intérieur une fois

conjuré, pareil à une vomissure, me laissait un arrière-goût avarié. Comme lorsque K mentait. Le recueil refermé, je l'avais enfoui parmi les vieilleries du grenier pour ne plus l'approcher.

Je ne comprendrai jamais pourquoi ils refusent de refermer le leur, mon frère et son amie, ce qu'ils trouvent de bon à ces poèmes aux candeurs alarmantes qui continuent de chercher dans les étoiles ce qui est à portée de main.

Amal occupe la chambre du fond, face à celle de ma mère. C'est ma mère qui a insisté. Elle tient à l'avoir à l'oeil, à préserver son petit. En laissant sa porte entrouverte, le moindre friselis l'alerterait. Pourtant, toutes les nuits, je vais voir dormir Amal. Je m'installe sur la chaise à côté de son lit, jalousant la lune qui l'éclairé, les zébrures qui l'effleurent comme des caresses impunies. Lorsque Cousine K s'assoupissait, il n'y avait plus que nous deux au monde. Elle avait le sommeil si profond que je n'hésitais pas à l'embrasser sur la bouche. Le sommeil de Amal est une merveille. Mille fois le besoin de lui tenir la main a fait trembler mon âme, mais je n'ai pas cédé. Depuis que K est partie, nulle part je ne trouve d'excuse aux tentations.

Hirondelle instable, son printemps en bandoulière, mon frère s'en va à l'aube. Je vois les voix, les rires, la lumière par rais entiers, les silhouettes telles des traînées de buée, tout un conte de fées se détacher des murs et déserter le manoir comme

aspiré par la voiture en train de s'éloigner. Le rêve le plus fou ne dure que l'espace d'un soupir ; un rien le meut en utopie. Le vrombissement disparu, l'horizon s'en retrouve appauvri. Je porte mon regard sur ma mère agitant son mouchoir sur le perron; son chagrin ravive ma haine... *Retourne-toi,* la supplié-je en mon for intérieur. *S'il te plaît, retourne-toi. Ce n'est pas la fin du monde, maman. Il n'y a pas que lui. Pour l'amour du Ciel, retourne-toi, regarde un peu par ici...*

Elle ne se retourne pas.

Au loin, le soleil se prend pour une manifestation divine ; je le défie d'illuminer les yeux de ma mère. Il est des pénombres qui résisteraient jusqu'aux flammes de l'enfer ; celle de l'âme humaine en est la plus abyssale, même les doigts du Seigneur ne l'atteindraient pas. Matière à singerie, le vent se met à faire des siennes ; il ébouriffe les arbres, remue la treille, lâche des essaims de poussière sur les sentiers, soulevant mille tempêtes dans un verre d'eau.

Ma mère se laisse choir sur une marche, se prend la tête à deux mains. On prend toujours sa tête à deux mains lorsque quelque chose nous échappe. Mais que sait-elle de la douleur, ma mère ? Un fils qui s'en va ? Un courrier qui n'arrive pas ? C'est parce que je perçois nettement sa souffrance que je m'interdis de compatir.

Je me retranche derrière les rideaux de ma fenêtre. J'aime regarder la peine de manière. C'est l'un des rares instants où j'ai le sentiment qu'elle

est de chair et de sang. Pour combien de temps ? Bientôt, elle va se remettre sur ses pieds comme on relève d'un échec ou d'une mauvaise passe, aguerrie, déterminée à transcender ses moments de faiblesse pour ne plus se donner en spectacle. Soudain, devinant ce qui me traverse l'esprit, elle se retourne vers ma fenêtre. J'ignore si elle m'aperçoit. Cependant, le regard qu'elle me décoche me hérisse la nuque. Je me tapis contre le mur et me fais tout petit.

— *Hi ! hi ! hi !* pouffe Cousine K derrière le miroir.

II.

Ici les voûtes et les arceaux
se brisent (...) dans la lutte :
la lumière et l'ombre
se combattent en un divin effort.

Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra*

13.

— Ce n'est pas prudent de rester par ici, lui dis-je.

Elle sursaute, rabaisse sa jupe en me voyant surgir tel un djinn devant elle. Cousine exécrait me voir surgir de la sorte. *Tel un djinn.* Elle avait beau s'ingénier pour me semer, je finissais toujours par la surprendre. Je connaissais par cœur ses retraites, ses cache-tampon et, ses péchés mignons, mais ce n'était ni pour la moucharder ni pour lui être désagréable. Je ne l'épiais pas, ne la suivais pas ; il me suffisait de penser à elle, et elle était là. Tout simplement. Comme si je l'inventais de mes propres mains.

La fille me dévisage. Sa jupe mal rajustée m'indispose. J'essaye de me détourner, n'y arrive pas. Elle regarde autour d'elle, effarouchée ; ses mains ne sont pas tranquilles. Ma pâleur la préoccupe ; c'est mon teint naturel, les médecins n'ont jamais réussi à l'expliquer.

— Ne craignez rien.

Cette fois, mon visage d'enfant paraît la rassurer. Mon instituteur m'avouait qu'il me trouvait beau, d'une joliesse en porcelaine ; sa voix fléchissait étrangement en me parlant ainsi.

Je lui montre le manoir. Un peu à l'écart du village - comme si le colon d'autrefois tenait à garder ses distances.

— C'est là que j'habite.

Elle ramasse son voile, se lève, veut s'en aller. Je la retiens par la main, ne reconnais pas la mienne, surpris par mon geste. Ma propre voix me parvient de très loin dans un halètement :

— S'il vous plaît...

— Il se fait tard. Il faut que je rentre chez moi. Peux-tu m'aider ?

Cela m'électrocute. Jamais personne ne m'a demandé de l'aider. Seule Cousine K me suppliait de l'aider à grimper sur l'armoire. C'était son idée ; elle voulait *trôner, faire la sultane.* Je ne tenais pas à me prêter à son jeu. Trop dangereux. Elle a insisté. Son pied m'a griffé à la joue ; elle ne s'en était pas aperçue. Elle n'avait d'yeux que pour son trône. Elle adorait voir le monde à ses pieds. Surprise sur l'armoire, elle n'a pas hésité à me montrer du doigt : *C'est lui. Je ne voulais pas ; il m'a forcée.*

Pourquoi mentait-elle tout le temps, Cousine K ?

— Il n'y a pas un bus qui passe dans les parages ?

— Je ne crois pas.

— Ou bien quelqu'un pour me ramener chez moi ? Je le payerais.

— Je déteste conduire ; les voitures me rendent nerveux. Il ne faut pas traîner par ici. Les gens du village ont horreur des étrangers.

Ma voix atone lui creuse la nuque.

— J'ai vu un taxi, tout à l'heure, s'obstine-t-elle.

— Jamais après le coucher du soleil. Ici, personne ne voyage la nuit. Ça porte malheur. Il faudra attendre demain matin. Si vous voulez, vous pouvez venir au manoir.

Elle hésite.

— Si vous n'avez pas confiance, rejoignez la route. Il se pourrait qu'un camion passe.

Je m'éloigne. Déçu. Lorsque Cousine K hésitait, cela signifiait qu'elle refusait ; c'est elle qui m'a appris à ne pas insister.

Au bout d'une centaine de pas, je l'entends haleter derrière moi.

— Ne me laisse pas.

— Je vous laisse tranquille, c'est tout.

Ses doigts s'enfoncent dans mon poignet, me font mal.

— J'ai confiance, dit-elle.

Très loin, à mi-chemin du non-retour, un âne libère un râle, vite rattrapé par le jappement des chiens errants. Le soleil a disparu ; le village s'entoile de noirceur, s'y brasse tout à fait. Seul le manoir se découpe dans le ciel, comme un pays ennemi.

Encore un vendredi qui s'enfuit à tirc-d'aile, pareil à une chauve-souris. Les farfadets s'entassent déjà dans les encoignures ; la rumeur des veillées s'annonce orageuse.

14.

Je l'ai conduite dans *sa* chambre et je me suis retiré en veillant à refermer la porte derrière moi. J'ai longtemps été interpellé par cette retraite, du temps où ma mère jouissait d'une valetaille. Le domestique venait s'affairer autour de mon lit, adroit et efficace. Ensuite, il se retirait à reculons, les yeux par terre ; il y avait dans son attitude servile une arrogance que je n'arrivais ni à situer ni à justifier. Il ne parlait presque pas, se tenait à l'affût d'un signe ou d'un ordre, et lorsque ma mère l'apostrophait, il se raidissait dans une obséquiosité si culottée que je le méprisais.

Ce soir, en me retirant de la chambre de l'inconnue, ensuite, en y retournant avec un plateau chargé d'un repas froid, j'ai le vague sentiment d'enfreindre une certaine convenance et, par conséquent, de susciter le mépris.

Je pose le plateau sur la table de chevet.

La fille me remercie.

— Si vous voulez cuisiner, ne vous gênez pas. **Je** suis maladroit avec le feu.

— Ça va très bien comme ça.

Elle est assise sur le bord du lit, les pieds par

terre, les mains jointes sur les genoux. De temps à autre, elle lève les yeux sur le faste qui l'assiège, fascinée et intimidée à la fois. Apparemment, elle n'a pas l'habitude des hauts plafonds. L'immensité de la chambre, le gigantesque lustre cascadant au-dessus d'elle, la fresque aux reflets crépusculaires la déroutent.

— C'est la chambre d'Aminé, lui précisé — je.

Elle ne semble pas mesurer l'ampleur du sacrilège, ne le soupçonne guère ; le trémolo dans ma voix ne l'éveille pas. Depuis tout à l'heure, elle ne bronche pas, craignant de bousculer l'ordre des choses au moindre tressaillement. Ses yeux ne font que glisser sur le mobilier comme si l'endroit lui inspirait une excessive retenue. De mon côté, je tremble sous le poids de la profanation et, *pour la première fois,* je ne fléchis pas.

La fille continue de sourire. On sourit souvent quand on ne comprend pas. Sa timidité, ses vêtements usés trahissent, en elle, la paysanne profonde que compromet un fard malhabile, presque clownesque. Sa bague a depuis longtemps perdu son éclat de pacotille ; ses boucles d'oreilles sont consternantes d'ingénuité. Il s'agit d'une misérable campagnarde aux ongles rongés, une fille en souffrance qui aurait pu être ordinaire si elle ne portait pas, au fond de son regard, l'empreinte d'avilissantes concessions.

— Détendez-vous, mademoiselle.

— Je suis détendue.

— C'est bien.

Je sors.

En revenant débarrasser, je la trouve au même endroit, dans la même attitude, contemplant le tableau enflammé. Elle n'a pas touché au plateau.

— Vous n'avez rien mangé.

— Je n'ai pas faim.

— Vous voulez peut-être quelque chose d'autre...

— Non, non, vraiment, ne te dérange pas ; je n'ai pas faim.

Et elle sourit.

Encore !

Il n'y a pas pire malentendu qu'un sourire de femme ; c'est une succulence vénéneuse, un savant attrape-nigaud... Le sourire de Cousine K m'alarmait ; il signifiait que le piège était fin prêt. Je pouvais m'entourer de mille précautions, m'interdire toute distraction, je n'avais aucune chance de le surmonter.

Je ramasse le plateau.

— La nuit sera longue. Si vous avez besoin de quoi que ce soit, tapez deux fois contre le mur. Je suis juste à côté.

— Merci, c'est gentil.

Odieuse familiarité !

Si seulement elle s'était donné la peine de toucher au repas que j'avais préparé pour elle avec un soin qui laisserait ma mère perplexe !

Je m'empresse de sortir, regagne ma chambre retrouver la boulimie de mon lit, l'austérité du

se mutine, il me suffit de fixer les feux follets se déhanchant sur ses branches pour m'assoupir...

Cette nuit, je fais exprès de ne pas solliciter le chandelier.

Cette nuit, je ne veux pas dormir.

J'attends...

Aussi loin dans mes souvenirs, aucune créature ne m'a semblé plus proche que la fille qui m'ignore à côté. D'ailleurs, je n'ai pas de petites amies ; je n'en aurai probablement jamais. Je les ai toujours évitées, subodorant en elles comme une incertitude amère, comme un martyre latent.

J'avais un chat, autrefois — du temps où les oliviers m'inspiraient. Un chat calculateur ; il s'arrangeait pour se mettre à portée de ma main et faisait passer cette opportunité pour de la considération. Il n'était pas mon ami ; on cohabitait, et c'est tout. Je ne buvais pas, ne fumais pas ; il était là, et cela m'occupait... Jusqu'au jour où il m'a griffé. Un geste absurde, zélé, irréfléchi... On ne l'a plus revu depuis.

À quatorze ans, j'aspirais à adorer une cousine. Ses parents venaient au manoir pendant les vacances se soustraire aux tintamarres de la ville. C'étaient des gens aisés. Ils se plaisaient à pique-niquer sur les berges de la rivière, à flâner dans les vergers, et ne rentraient qu'à la nuit tombée. Ils avaient une petite fille, et c'était elle, Cousine K. Belle. Les yeux immenses. Les tresses argentées. Elle était un chant de flûte, un bonheur menu, et elle perlait comme un lac de rosée. Le soir, quand elle rejoignait

son lit, la nuit languissait d'elle au point de porter le deuil jusqu'au matin.

Cousine K et moi préférions hanter une vieille ferme abandonnée de l'autre côté de la colline. Il y avait là-bas des taudis en ruine, une écurie ouverte aux quatre vents et un puits. Ce n'était pas tout à fait le paradis, mais Cousine K était capable de faire d'une étable un caravansérail et d'une toile d'araignée un jardin suspendu. Elle s'amusait comme un songe. Je restais derrière elle et l'observais. Je ne jouais pas. À cause de mes maladresses. Je me contentais de la suivre, de sourire lorsqu'elle riait, de me dépêcher lorsqu'elle courait. Une fois lasse, elle s'asseyait sur la margelle du puits et passait de longs moments à scruter l'abîme. Elle criait *oooo-ho !*, et s'esclaffait dans l'écho. *C'est fantastique ! tiens, n'est-ce pas l'autre bout de la terre que je vois ?* En m'approchant pour regarder, elle me repoussait. Des fois, elle laissait tomber des pierres pour les entendre plonger dans l'eau. Cela faisait des plouf ! caverneux...

Un jour, alors qu'elle s'égosillait stupidement dans le puits, je me suis approché d'elle et je l'ai poussée dans le vide.

Je suis rentré au manoir comme si de rien n'était. Non que je n'avais pas conscience de mon geste ; j'estimais seulement que je n'avais pas à le regretter.

On l'a retrouvée au fond du gouffre, une jambe cassée, les yeux exorbités de frayeur. Elle n'a toujours pas recouvré ses esprits.

On dit qu'elle passe son temps à être transférée de la clinique à l'asile, que l'obscurité la terrorisait...

Elle, non plus, je ne l'ai plus revue.

À chaque fois que je pense à elle, j'ai du chagrin. Mais ce qui m'afflige le plus est que personne ne m'ait soupçonné jusqu'au jour d'aujourd'hui.

16.

L'horloge sonne trois fois. Distinctement. Je me mets à marcher de long en large, les bras croisés sur la poitrine. Qu'est-ce qui retarde l'aube, la nuit blanche ? Qu'est-ce qui fait douter d'une promesse qui traîne ? Qu'est-ce qui broie la patience comme une vulgaire asperge ?... *l'attente!* C'est une compagne félonne et perfide, l'attente. C'est elle qui dénude la pénombre, qui dépossède le silence, qui épouvante les hommes seuls, qui façonne leur délire...

Pourquoi ne cogne-t-elle pas ?

Il faut qu'elle cogne.

Elle ne cogne pas.

Je sors dans le corridor marcher d'un bout à l'autre. Dans ma tête, le puits de mon enfance ulule. Et cette cousine imbue que tout le monde vénérait. Dès qu'elle débarquait au manoir, la terre entière me reniait. On n'avait d'yeux que pour elle. *Elle est brillante en classe... elle a raflé tous les prix... Un prodige !... Mon Dieu ! quel ange nous as-tu donné, là...* Un ange... un ange qui naît chaque jour que Dieu fait... Et moi ? Moi, je moisissais dans mon mouroir ; je pouvais disparaître ou

me mettre en travers de leur chemin, je pouvais décrocher la lune, la leur offrir sur un plateau, on m'aurait dit de faire attention au plateau et personne n'aurait remarqué la lune. Tandis qu'ils gravitaient autour d'elle, j'avais compris, à cet âge sans philosophie, que l'aveugle n'est pas celui qui ne voit pas, mais celui qu'on ne voit pas ; il n'est pire cécité que de passer partout inaperçu.

Cousine K me trouvait une nuque de pendu. Elle se gaussait de moi, me persécutait. La jupe retroussée sur ses genoux roses, elle picorait dans une terrine de friandises, lentement, interminablement, à petites dents, aussi corrosive qu'un rongeur ; elle cherchait à m'humilier, à me voir tendre la main. *Hum ! dé-li-ci-eux. Le raisin sec est si tendre qu'on n'a pas le temps de mordre dedans. Tante est aux petits soins avec moi. Elle m'a promis du coulis de dattes, rien que pour moi ; et tu crèveras de jalousie.*

Il m'était moins sacrilège de profaner un mausolée que de m'imaginer en train de lever la main sur elle. Elle était le joyau sacré de la famille, *leur* divinité. Il fallait les voir la coiffer. On aurait dit que leur bonheur tenait au moindre de ses cheveux. Cousine K les laissait faire, les mains blanches dans le creux de sa robe, captative, pleinement consciente du plaisir qu'elle prodiguait.

On la disait ange.

Elle n'en était pas un.

K était méchante et égoïste, fielleuse et rancunière. Une vraie peste. Ne craignant pas de décevoir, elle n'en faisait qu'à sa tête. Le pot au miel dérobé,

c'était elle. Le gros mot proféré dans l'étable, c'était encore elle. Pourtant, inévitablement, machinalement, c'était vers moi que l'on se retournait.

Je les déteste.

Je la déteste.

17.

Je pousse la porte. Avec hargne.

Elle se réveille en sursaut.

— Pourquoi ?

Elle persiste à ne pas comprendre.

— Pourquoi ne cognez-vous pas ?

— Je n'ai besoin de rien.

Je me prends la tête à deux mains :

— Quoi ? Pour qui vous prenez-vous ? Qui vous croyez-vous pour prétendre ne manquer de rien ?

— Je...

— Taisez-vous ! Nul n'est comblé. Il y a toujours un besoin quelque part, un oubli, un manque lancinant. On a beau se répéter que tout va bien, que tout est au mieux, ce n'est pas vrai. Que l'on habite dans un palais ou dans un gourbi, que l'on s'habille de soie ou de hardes, que l'on soit courtisé ou vomi, on a obligatoirement besoin de quelque chose, ou de quelqu'un. On implore un regard, un mot, un signe, et souvent nos prières les plus ferventes s'avèrent irrecevables. Pourquoi ? Parce que c'est ainsi. Inutile de chercher la faille ; la faille est en chacun de nous, elle est toutes ces questions

que l'on se pose et qui ne nous avancent à rien...

Mon doigt prolonge ma colère :

— *Tu* n'es rien du tout. Jusqu'à ce soir, *tu* n'existais pas. C'est moi qui t'ai improvisée.

Mes mains décrivent le mouvement de la concevoir, de l'inventer.

— Tu vas cogner. Il est impératif de me solliciter.

Je me sens offensé, minuscule. Ma tête crépite ; des flammes épileptoïdes me fouaillent, s'enchevêtrent autour de mon être, me traquent au plus profond de ma peine ; je suis une torche vivante, je me fais un mal atroce.

Elle s'agenouille sur le lit, hagarde, l'air de me découvrir au détour d'un mauvais rêve.

— Ne me regarde pas comme ça. Je t'en prie, ne me regarde pas de cette façon. Quel mal y a-t-il à vouloir se rendre utile ?

Mes doigts s'emparent de son cou, le secouent.

— Quel mal y a-t-il ?

— Aucun...

— Comment ?

— Aucun.

— Je n'ai pas entendu.

— Aucun !

— Alors pourquoi ne cognes-tu pas ? Tu m'as contrarié. Est-ce ainsi que l'on traite quelqu'un en qui *on a confiance ?*

Elle s'égare dans ses mains, s'aperçoit que ses lèvres se sont desséchées, passe et repasse dessus une langue bleue.

— Je ne voulais pas te déranger.

— Tu ne m'aurais pas dérangé.

Mes doigts la relâchent, glissent sur ses joues, l'apaisent. Elle rentre le cou dans ses épaules ; ses paupières se contractent chaque fois que mes mains l'effleurent, comme si elle s'attendait à ce que je lui arrache la peau.

— Il faut m'appeler. C'est important. Bien sûr, on est gêné quand on n'est pas chez soi ; on ne veut pas abuser de l'hospitalité des gens, de leur prévenance. C'est même une attitude louable, digne. Mais ici, avec moi, c'est différent. Je suis ce qu'il y a de plus simple, comprends-tu ?

— D'accord... calme-toi.

— Je suis calme. Où vois-tu que je ne le suis pas ? Regarde, mes mains ne tremblent pas, ma voix est tranquille. Je suis parfaitement calme ; il n'y a aucune raison pour que je ne le sois pas.

Ma main revient sur son cou.

— Il ne faut pas avancer ce qu'on ne mesure pas. C'est imprudent, déraisonnable.

Je la ressaisis par la gorge, violemment. Elle crie, s'affole, tente de se dégager.

— Chut ! lui fais-je le doigt sur la bouche.

Les cris m'indisposent. J'ai l'impression d'entendre ma tête voler en éclats. J'ai horreur du bruit, il n'y a rien de plus insupportable que le bruit. Je l'avais mise en garde maintes fois sur ce sujet, Cousine K. Et K n'en avait cure. Pire, elle redoublait de dissonance. Uniquement pour m'énerver. Elle hurlait exprès dans le puits, déclenchant un boucan à décorner le diable.

— Chuuut !

Elle recule, se raidit contre le mur, regrette de ne pouvoir le traverser.

— Tu vas cogner.

— Oui, oui...

Elle cogne sur le mur.

— Pas tout de suite. Rien ne presse, nous avons tout notre temps. Il n'est que trois heures du matin. Je vais d'abord retourner dans ma chambre. Tu attendras un peu avant de cogner. Pas plus de deux coups. Je suis une personne particulièrement attentive. Je m'interdis de me faire répéter ; je me sentirais dévalorisé. Je viendrai aussitôt. La ponctualité est la politesse des dieux. Tu diras... ce que tu voudras. Que tu as encore faim, ou bien que tu aimerais bavarder un peu, ou encore que tu as soif. J'irai te chercher un verre d'eau. Si tu veux, je te ramènerai la source dans mon poing. C'est te dire combien tu ne me déranges pas.

Mes doigts se découvrent de l'inspiration dans ses cheveux ; chaque attouchement m'insuffle du talent ; je suis la tendresse.

— Tu ne diras pas merci.

Elle opine du chef, un caillot dans la gorge.

— Tu ne diras rien. La femme n'a de pudeur que lorsqu'elle se tait.

Les larmes glissent sur ses joues. Je les perçois sur les miennes. C'est un moment d'intense solennité. Aussi ne la consolé-je pas. On ne dérange pas une femme qui pleure ; on s'en instruit.

Je me sens tout chose. On dirait que je pardonne, que je suis capable de me réconcilier, de compatir, de partager. C'est peut-être cela l'espoir : être utile, perçu, *être...* Ma mère me chassait quand je me proposais de l'aider. Attitude abominable, extrémiste... *Ne touche pas à ce vase. Tu finiras par le renverser. Comme les autres.* Je ne suis pas maladroit ; je suis distrait. Il m'arrive d'oublier l'objet que je tiens, et il m'échappe. C'est probablement ce qui s'était passé sur la margelle du puits. K m'avait peut-être échappé.

— Ne bouge pas, dis-je à la fille.

Elle crispe ses poings contre sa poitrine, livide, sanglote à petits grelots ensuite, en poussant de longs mugissements.

— Eh !

Mon cri l'étrangle, l'oblige à se tasser dans l'angle de la pièce.

— Je vais sortir... je sors. N'oublie pas, je suis juste à côté.

Soudain, j'entends s'ouvrir sa porte.

J'accours.

Elle fuit vers l'escalier.

— Arrête...

Elle dévale les marches, trébuche, s'écroule.

Je reste en haut de l'escalier, pareil à un mythe sur son nuage, les bras tendus dans un geste théâtral. Mon appel de titan se déverse sur toute la planète :

— Viennnnnnnnnns !

Si le jour et la nuit avaient choisi d'être l'éclipsé qui vient de voiler mon regard, si la foudre s'était inspirée de mon geste sublime pour m'anéantir, si ma mère avait attendu cet instant précis pour rentrer, je crois que j'aurais tout pardonné.

Elle rampe vers le portail verrouillé, le martèle de ses poings. *Reviens... remonte dans ta chambre.* Elle refuse de m'écouter, d'entendre raison. La colère m'inonde. Je la rejoins, la saisis par les cheveux, la renverse, la piétine. Elle crie, supplie, se débat, embrasse mes mains, mes pieds, se couvre de ridicule... *Ne me tue pas. Pitié, pitié, je ne t'ai*

rien fait... L'ingrate ! Je m'acharne sur elle en riant. Mon rire m'effraie. Je ne me souviens pas d'avoir ri une seule fois dans ma vie... Elle rampe jusqu'à l'escalier, se hisse péniblement sur les marches. Du sang frissonne sur ses lèvres éclatées, pendouille à son menton ; ses mains ne parviennent pas à se situer... *C'est ça, remonte, s'il te plaît... s'il te plaît, va dans ta chambre.* Elle se relève, s'accroche à la rampe en titubant, les cheveux semblables à des éboulis dans le dos.

Je ne la reconnais plus.

Spectre pitoyable, elle chavire devant moi ; elle me déçoit.

Je l'enferme dans sa chambre. À clef.

19.

Elle cogne.

Deux grattements à peine audibles.

Je percevrais la fuite éperdue d'une gerboise à des lieues à la ronde. Mes insomnies m'ont appris à prêter attention au moindre bruissement, au moindre souffle dans le manoir. Du grenier à la cave, rien ne m'échappait. La susceptibilité en faction, je m'en voudrais de me laisser prendre au dépourvu. Je n'étais pas chez moi, au manoir ; j'étais en terre inconnue.

Je la rejoins.

Elle se tient dans son coin, les mains entre les cuisses, le corsage maculé de sang.

— J'ai cru entendre que tu m'appelais.

Elle acquiesce.

— Je me disais bien que quelqu'un cognait contre le mur. Je ne m'étais donc pas trompé.

Elle se mouche sur son poignet en déglutissant, fait non de la tête. Les larmes sillonnent son visage telles des traces de fouet. Je suis navré que nous en soyons arrivés là. Elle aurait pu se faire servir comme une sultane. Elle serait en train de rire aux éclats à l'heure qu'il est. Mais

elle n'a pas su saisir sa chance. C'est peut-être pour cela qu'elle est misérable, qu'elle survit grâce aux concessions. Souvent, on ne se rend pas compte des opportunités qui s'offrent à soi. Non pas parce qu'on ne les voit pas, mais parce qu'on n'y croit pas. Le hasard et la fatalité, c'est une question de mentalité ; ceux qui s'en mordent les doigts ne doivent s'en prendre qu'à eux-mêmes.

— Tu as besoin de quelque chose ?

Elle avale convulsivement sa salive avant d'acquiescer. Sans conviction. Sans même me regarder dans les yeux. Je crains qu'elle n'ait plus confiance en moi. Ce serait dommage, vraiment, ce serait un lamentable gâchis.

Je l'aide :

— Il fait chaud.

— J'ai... j'ai soif, se souvient-elle.

Quel soulagement !

Je cours jusque dans les cuisines, délivré, exorcisé. Reviens avec un plateau, *le carafon aussi plein que la lune.* Elle ne décèle ni l'altesse de l'un ni l'exploit de l'autre. Coincée dans sa frayeur, le menton fiché dans le cou, elle est désespérante de muflerie.

Je la sers. Avec un plaisir sincère. Désintéressé. Sa main acceptant le verre d'eau m'insuffle le sentiment d'une incommensurable *plénitude.*

Elle boit. En s'étranglant.

Je la regarde se désaltérer, comme regarde un peintre naître sur sa toile les lumières rassurantes de son génie. Je suis *heureux.*

— Tu vois ? C'était si simple.

Elle me rend le verre, les yeux par terre.

Avant de prendre congé d'elle, je lui dis :

— Cogne autant de fois que tu voudras. Ça ne me dérange pas.

20.

Le vent rugit dans les corridors. On dirait un lycanthrope que la pleine lune ensoufre. Il me semble, par moments, le voir s'engouffrer dans ma chambre, pirouetter par-dessus mon lit avant de rejoindre, dans une voltige déchaînée, les esprits frappeurs dans le vestibule ; je les entends, goguenards et complices, persécuter les rideaux, farfouiller dans les armoires, se jouer des portes branlantes. Dehors, la grille ferraille follement ; les arbres s'arrachent les cheveux dans des contorsions épouvantables... Je suis allongé sur mon lit, les mains jointes sous le menton ; j'attends...

Ma tête évoque une plage tranquille où viennent s'effacer de furtives vaguelettes...

J'ai failli m'assoupir.

Des bruits m'alertent, grotesques, sans originalité. En retournant auprès d'elle, je la surprends en train de forcer la fenêtre. Des tiroirs gisent sur le sol, aussi tragiques que les épaves... Je suis outré.

Elle se fige, la bouche ouverte sur un cri interdit.

— Que se passe-t-il ? lui demandé-je affable.

— Laisse-moi partir. Je t'en supplie, laisse-moi rentrer chez moi.

— Tu es chez toi.

Ses frêles épaules tressautent ; elle plonge la figure dans ses paumes, excédée, malheureuse, incrédule.

— Ce n'est pas possible, geint-elle. Il y a quelque chose qui ne va pas ; il faut que je me réveille... C'est ça, ajoute-t-elle, il s'agit d'un malentendu. Tu vas te réveiller, ma grande. C'est juste un mauvais rêve, ne te laisse pas abattre.

Attendri par son monologue, j'avance sur elle, les bras ouverts, prêt à me réconcilier...

— Ne t'approche pas de moi, interrompt-elle, palpitante de répulsion. Je ne veux pas que tu me touches, que tu poses tes sales pattes sur moi. Je ne le supporte plus.

Je la prends par les épaules. Comme on prend un ami. Comme me prenait mon frère, naguère. Elle me repousse, s'enfuit vers la porte. Son rejet me blesse, pourtant, je ne lui en tiens pas rigueur. Je *comprends.* Je n'essaie pas de la rattraper, encore moins de lui courir après ; je vais seulement la chercher. Mon pas est serein, mesuré ; je suis calme.

— Je ne suis pas un monstre, lui dis-je sans inimitié. Je suis comme tout le monde. J'ai une âme écorchée, et de l'amour-propre. Ce n'est pas bien ce que tu fais.

Elle échoue dans les cuisines, ne trouve pas d'échappatoire, renverse une chaise par dépit, piégée, se barricade derrière la table.

— Pourquoi me fuis-tu comme si j'étais un pestiféré ? Ai-je fauté à ton encontre, exigé quoi que soit de toi...

— Ce n'est pas vrai, il faut que je me réveille...

— Je te sers, et tu te détournes ; je te parle, et tu ne m'écoutes pas ; je me tue à me rendre utile, et tu fais comme si je n'étais pas là. Quel mal y a-t-il à vouloir rendre service, donner un coup de main ou faire preuve de générosité ? Je veux juste croire que je suis aussi humain que n'importe qui.

— Tu es fou... *Fou !*

Ce mot !

Ce vocable tourbillonnaire, ignoble, arbitraire.

— Tu vois ? lui dis-je la mort dans l'âme.

Cousine K riait à gorge déployée. Mon chat venait de me griffer ; geste malencontreux, félon, ordurier. Cousine K gambadait dans les vergers ; elle leur restituait ce que l'érosion leur avait confisqué. La colline s'éveillait dans ses rires ; les arbres cessaient d'être des gibets, les rochers des marabouts, la rivière une vulgaire tranchée... D'ailleurs, tout est révoqué ; le soleil est écorchure, le vent soupir, les saints patrons embarrassés... Mon chat n'aurait pas dû porter ses sales grilles sur moi. Il n'était qu'un quadrupède de gouttière à la dérive ; il était moins que cela ; c'est moi qui le faisais et défaisais au gré des conjonctures. Il aurait tout aussi bien pu crever de faim ou écrasé par une voiture... *Je n'épouserai jamais quelqu'un d'encombrant dans ton genre,* me disqualifiait K. Si

me marierai avec un prince marocain. J'aurai un superbe carrosse incrusté de joyaux et surmonté de deux valets arrogants, un immense palais parsemé de jets d'eau, et autant d'eunuques que de courtisans. Il y aura fête toutes les nuits, et chaque malin une fantasia ; tu seras tellement jaloux. Si tu viens m'implorer, j'ordonnerai à mes gardes de te chasser ; si on te surprend encore à rôder autour de mes jardins, le sultan te fera décapiter. .. Seule une maudite épouserait un garçon qui se tait tout le temps... Lorsque K m'éconduisait ainsi, le ciel me tombait sur la tête ; il me semblait que je vicierais la terre rien qu'en me tenant debout... Ce qu'elle était belle ! Je ne me le répéterai jamais assez. L'extase s'abreuvait aux sources de ses yeux. Lorsqu'elle courait, antilope K, les tresses fleuronnées de rubans, sa robe se soulevait et on pouvait voir sa culotte bleue comme un morceau de mer collé à sa peau... Si seulement elle était correcte. C'était trop lui demander. Elle avait le diable en tête, et mentait comme une chipie. C'est elle qui a cassé le vase de Chine... *Si je ne m'étais pas baissée,* sanglotait-elle, *il m'aurait défigurée avec.* C'était du grand art, les pleurs de ma cousine. Ulysse en personne ne lui aurait pas résisté. *Je t'avais dit mille fois de ne pas toucher à ce vase,* s'était déchaînée ma mère en m'attrapant par l'oreille avant de me gifler. Devant *elle,* qui exultait. Pour protester, j'avais pris un tesson et l'avais avalé... *Fou, tu es fou...*

— Tu vois ?... ensuite, de ma voix blanche, presque conciliante... Pourquoi avancer des choses dont on ne mesure pas la portée ?... et puis, qu'en sais-tu, toi, de la folie ?

Elle recule. Qu'espère-t-elle en reculant ? Se ressaisir ? Retirer ce qu'elle vient de dire ? Il est des élans que l'on ne rectifie pas, mais que l'on doit assumer. D'un coup, l'éclat de ses yeux se brise comme un miroir ; sa toile tranchante m'entaille au cerveau ; je crois subir la décharge d'un électrochoc. Ma main court d'elle-même s'emparer du couteau. J'ai conscience du déséquilibre de mon geste, du drame qui le guette ; quelque part, dans le chaos, j'aurais souhaité lâcher prise — je n'ai pas insisté. La lame étincelle tandis que mon bras se mutine. *C'était écrit.* La chair cède au premier coup. Avec une facilité révoltante. Rien n'est plus fragile que la vie ; c'est d'une vulnérabilité ! Un réflexe, un seul suffit ; les autres qui suivent le font par dépit.

Je continue de frapper une éternité durant. Mon bras menace de se déboîter à cause de sa frénésie. Le sang éclaboussant le mur, dégoulinant **sur** mes vêtements, le regard de la fille qui vient de se coaguler, l'expression sur son visage médusé, la grille ne ferraillant plus au-dehors et le silence qui s'en est suivi n'ont pas réussi à me dégriser. .le n'arrête pas de me répéter, au tréfonds de mon malheur, que, même si je l'avais réellement voulu, je n'y aurais rien changé.